

L'expansion territoriale ottomane en Épire et dans les îles ioniennes (XIVe -XVe siècles)

Brendan Patrick Claude Osswald

▶ **To cite this version:**

Brendan Patrick Claude Osswald. L'expansion territoriale ottomane en Épire et dans les îles ioniennes (XIVe -XVe siècles). Īpeirōtika Chronika, 2006, 40. hal-02083144

HAL Id: hal-02083144
https://univ-tlse2.hal.science/hal-02083144

Submitted on 27 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BRENDAN OSSWALD

L'EXPANSION TERRITORIALE OTTOMANE EN ÉPIRE[1] ET DANS LES ÎLES IONIENNES (XIV^e^-XV^e^ SIÈCLES)*

Contrairement à d'autres conquêtes ottomanes telles que, par exemple, celles de la Thessalie ou de Constantinople, auxquelles, parfois à tort d'ailleurs, on attache une date précise[2], il est impossible d'en faire autant à propos de l'Épire. Cette difficulté est due, non pas à l'imprécision de nos connaissances, mais au fait que cette conquête s'est faite de façon progressive, que l'on considère tant l'étendue des territoires dominés que la nature de cette domination.

Les premières apparitions des Turcs, qui ne sont pas encore Ottomans, dans la région datent du XIV^e^ siècle, et comme dans la plus grande partie des Balkans, elles furent la conséquence de l'usage de mercenaires turcs par les divers souverains balkaniques afin de résoudre leurs problèmes militaires[3]. En l'occurrence, c'est en Épire le problème des invasions albanaises qui

* Cet article a été rédigé grâce à une bourse de l'École Française d'Athènes.

[1] Par Épire, nous entendons le territoire défini par P. Soustal dans le tome III des *Tabula Imperii Byzantini* [ci-après *TIB* III] (*Nikopolis und Kephallenia*, Vienne, 1981, p. 37), c'est-à-dire le territoire de l'ancienne province romaine d'Epirus Vetus, qui englobait donc, outre l'actuelle région grecque d'Épire, l'Étolie-Acarnanie et les territoires s'étendant au nord jusqu'aux montagnes d'Acrocéraunie, inclus aujourd'hui dans l'État albanais, en particulier la région d'Argyrokastron. - Pour les noms turcs (à l'exception des noms de sultans), nous avons adopté la translittération employée par l'*Encyclopédie de l'Islam* [ci-après *EI*], Leyde-Paris, 1962 sq., et non celle définie par la réforme orthographique de 1928. Quant aux noms de clans albanais, nous les avons transcrits à partir de la forme sous laquelle ils apparaissent dans les sources grecques.

[2] Cf. par exemple A. Savvidis, « Τα προβλήματα για την οθωμανική κατάληψη και την εξάπλωση των κατακτητών στο θεσσαλικό χώρο », *Θεσσαλικό Ημερολόγιο*, XXVIII (1995), pp. 33-64, qui démontre que, contrairement à l'idée reçue, la Thessalie n'a pas été conquise en 1393 une fois pour toutes.

[3] A. Ducellier, « L'Islam et les Musulmans vus de Byzance au XIVe siècle », *Βυζαντινά*, XII (1983), en particulier pp. 125-128 ; du même, « Le rôle de la fortune foncière à l'époque de la conquête turque », *Πλούσιοι και φτωχοί στην κοινωνία της Ελληνολατινικής Ανατολής, Διεθνές Συμπόσιο [8-11 Μάιου 1997],* dir. Ch. Maltezou, Venise, 1998, p. 67.

poussa les divers princes à recruter ces mercenaires et ainsi à accroître progressivement leur dépendance vis-à-vis du pouvoir ottoman. Ainsi, c'est déjà le problème albanais qui fut la cause de la première apparition des Turcs à la périphérie de l'Épire, lorsque le basileus Andronic III utilisa, lors de sa célèbre campagne de 1337, deux mille mercenaires turcs fournis par l'émir d'Aydin[4]. Après leur fulgurante victoire sur les Albanais, dans la région de Berat, ces mercenaires furent cependant renvoyés chez eux, nous disent Grégoras et Cantacuzène[5], ce qui signifie qu'ils n'accompagnèrent pas l'empereur lorsqu'il pénétra dans le Despotat des Comnène-Orsini. Le Despotat fut comme on le sait annexé en 1340 à l'Empire[6], avant que les invasions serbes de Stefan Dušan ne viennent réduire à néant la puissance byzantine dans la région et que la poursuite des migrations albanaises ne vienne perturber l'équilibre politique de l'Épire.

C'est dans ce contexte que les Turcs apparurent une deuxième fois, cette fois-ci directement dans le territoire épirote. En effet, Nicéphore II, héritier des Comnène-Orsini et despote d'Épire et de Thessalie (1356-1359) après avoir reconquis ces territoires sur les Serbes, et souhaitant chasser les Albanais d'Épire, recruta des pirates turcs d'origine inconnue venus piller les côtes de Thessalie. Ces derniers furent donc employés au cours de la bataille d'Achelôos (1359), qui vit la défaite et la mort de Nicéphore face aux Albanais[7]. Le fait qu'il s'agisse ici de pillards nous conduit à noter que, si les

[4] Gregoras, *CSHB*, I, p. 545, ll. 4-10 ; Cantacuzène, II, §33, *CSHB*, t. I, pp. 495-499. - D. Nicol, *The Despotate of Epiros. A Contribution to the History of Greece in the Middle Ages*, Cambridge, 1984, pp. 109-110. Concernant la datation de cette campagne en 1337 et non 1338, cf. C. Asdracha, « Deux actes inédits concernant l'Épire », *REB* XXXV (1977).

[5] Grégoras, *ibid*. ; Cantacuzène, *ibid*., ll. 2-4.

[6] Nicol, *op. cit*., pp. 107-122.

[7] *Chronique de Ioannina* [ci-après *Chron. Ioann*.], édition L. Vranoussis, «Τὸ Χρονικὸν τῶν Ἰωαννίνων κατ᾽ ἀνέκδοτον δημώδη ἐπιτομήν», in *Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου*, XII (1962), pp. 76-77, §4, ll. 34-35 (Autres éditions de cette chronique : I. Bekker, *in Historia politica et patriarchica constantinopoleos. Epirotica, CSHB, Fragmentum* II, pp. 209-239 ; S. Cirac Estopañan, *Byzancio y España. El legado de la basilissa María y de los déspotas Thomas y Esau de Ioannina*, Barcelone, 1943) ; Cantacuzène, IV, §44, *CSHB*, t. I, p. 319, ll. 10-11. – Nicol, *op. cit.,* pp. 136-137. La date de la bataille d'Achelôos donnée par la *Chron. Ioann*. (1357/58) est probablement fausse ; cf. R. Mihaljčić, « Битка код Ахелоја » (« La bataille d'Achelôos »), *Зборник философског факултета,* XI, Belgrade, 1970, pp. 271-6 ; traduit en grec par K. Sotiriou, *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Στερεοελλαδικῶν Μελετῶν,* III (1971-72), pp. 365-71.

princes balkaniques signèrent le pacte faustien afin d'utiliser la puissance militaire turque, puis ottomane, à leur profit, c'est d'abord pour éviter que cette puissance ne s'exerce contre eux. A l'époque de la bataille d'Achelôos, il s'agissait principalement de bandes de pillards autonomes, semblables aux autres bandes de routiers de toutes nationalités recrutées comme soldats dans toute l'Europe de l'époque, que ce soit dans la France de la Guerre de Cent ans ou dans les Balkans, que l'on recrutait afin de les détourner sur le territoire du prince voisin[8]. Par la suite, ce furent des troupes relativement bien encadrées par le pouvoir ottoman désormais bien établi dans la péninsule balkanique, mais, de la même façon, outre la satisfaction de besoins militaires, les princes balkaniques souhaitaient, par une alliance avec le Sultan, éviter d'être la prochaine cible de ses attaques[9].

On peut ainsi mieux comprendre pourquoi à partir de 1380 les despotes de Ioannina firent appel à plusieurs reprises aux Ottomans, désormais solidement implantés, sous le règne de Murat I, en Macédoine. Face à la machine ottomane désormais lancée dans sa logique de conquête systématique de la péninsule, l'Épire et les îles Ioniennes se caractérisaient en revanche par leur extrême fragmentation politique. Ioannina constituait un despotat dirigé par le Serbe Thomas Preljubović (1367-1384). Quant aux Albanais, divisés et rivaux entre eux, ils se partageaient le reste de l'Épire : Gjin Boua Spata était parvenu en 1374 à réunir entre ses mains le despotat d'Arta et celui d'Angelokastron, tandis que dans le nord le clan des Zenebisaioi tenait Argyrokastron, et les clans des Malakasaioi et des Mazarakaioi occupaient la Vagénétie. Corfou, possession angevine, était sur le point de tomber aux mains des Vénitiens (1386), tandis que Leucade, Céphalonie, Ithaque et Zante constituaient le comté de Céphalonie, tenu par la dynastie des Tocco en tant que fief du royaume angevin de Naples. Le Despotat de Ioannina et le comté de Céphalonie étaient alors en perpétuel état de guerre contre les Albanais, ce qui donna ainsi aux Ottomans, comme cela avait été le cas lors de la deuxième guerre civile byzantine et comme cela

[8] M. C. Bartusis, « Brigandage in the Late Byzantine Empire », *Byzantion*, LI (1981), pp. 386-409 et en particulier 402-403.

[9] L'armée ottomane à cette époque n'était en réalité que l'addition, à la suite de l'ascension politique de la dynastie d'Osman, des diverses bandes de pillards mentionnées par les auteurs byzantins. Malgré leur soumission au Sultan, celles-ci n'en conservaient pas moins une grande autonomie, et leur prédisposition au pillage restait la même.

sera ensuite le cas dans le Péloponnèse, de nombreuses occasions d'intervenir dans les querelles balkaniques[10].

C'est la *Chronique de Ioannina* qui nous renseigne sur ces premières interventions à proprement parler ottomanes en Épire. Son auteur accuse très clairement le despote Thomas Preljubović de s'être allié avec les Ottomans[11], alliance bien entendu rémunérée par le produit du butin. Le 2 juin 1380, un certain Isaim (*Ἰσαΐμ*) - probablement le *beglerbeg* de Roumélie Shāhīn[12] - s'empara de Vela et d'Opa, et confina Mazarakaioi et Zenebisaioi dans la ville de Politzai[13], ce qui lui permit d'étendre son influence vers le nord et l'ouest de Ioannina[14]. En 1382 eurent lieu d'autres interventions ottomanes : tout d'abord, sans que nous connaissions la date précise[15], un certain Kôstês (*Κωστής*)[16], à la tête de 400 Turcs, battit le clan

[10] Sur la situation de l'Épire à cette époque, voir Nicol, *op. cit.,* pp. 139-156.

[11] *Chron. Ioann*., p. 90, §23, ll. 1-3.

[12] cf. *PLP,* t. IV, n° 8279 - Sur l'identification de ce personnage, voir Nicol, *op. cit.,* p. 150, en particulier la n. 36. L'autre hypothèse consiste à voir en Isaim l'Albanais Kefalia Shāhīn, actif en Albanie dans les années 1380 (cf. H. İnalcık, *EI*, t. I, p. 674, article « Arnawutluḳ ») - La chronologie des premiers *beglerbeg*s est mal connue. D'après le *PLP*, Shāhīn aurait occupé cette fonction au plus tôt en 1371 au plus tard en 1384 (t. X, n° 24698), et Tīmūrtāsh de 1375 à 1386 (t. XI, n° 27427). Dans l'*EI*, la même confusion règne. Ainsi, d'après V. L. Ménage (t. I, p. 1194, article « Beglerbegi »), Shāhīn aurait été le premier *beglerbeg*, nommé par Murad I après la prise d'Andrinople (soit en 1361) (information confirmée par H. İnalcık, t. VIII, p. 629, article « Rūmeli »), et eut pour successeur Tīmūrtāsh. Pour E. Zachariadou (t. IX, p. 217, article « Shāhīn, Lala » Shāhīn fut le premier titulaire du poste de *beglerbeg* de Roumélie, et mourut peu après l'invasion de la Bosnie en 1388. D'après cet auteur, « il faut peut-être l'identifier » avec notre *Ἰσαΐμ*. En revanche, d'après F. Babinger et C.E. Bosworth (t. X, p. 566, article « Tīmūrtāsh Oghulları »), Shāhīn mourut « vers la fin de la guerre serbo-bulgare (777/1375) ». Tīmūrtāsh, lui aurait succédé, avant d'accéder, le premier, au titre de vizir, en 1386.

[13] *Chron. Ioann*., *ibid*., ll. 3-8. - Sur Vela : cf. *TIB* III, p. 123. Opa est identifiée par P. Aravantinos (*Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου*, Athènes, 1856, t. II, p. 94), suivi par D. Nicol (*op. cit*., p. 150) avec Lachanokastron, tandis que P. Soustal (*TIB* III, p. 191) suggère qu'il s'agit plutôt d'Opar, aujourd'hui en Albanie, à une trentaine de kilomètres de Korça, ce qui est certes plus satisfaisant en ce qui concerne le toponyme, mais ne résout pas totalement le problème, car il paraît improbable que les clans mentionnés aient occupé un territoire s'étendant aussi loin vers le nord. Sur Politzai : cf. *TIB* III, p. 240.

[14] *Chron. Ioann*., *ibid*., ll. 8-16.

[15] La *Chron. Ioann.* permet de dater l'événement entre le 1^er^ septembre 1381 (début de l'an du monde 6890) et le 5 mai 1382 (nouvelle intervention d'Isaim).

[16] Cf. *PLP,* t. VI, n° 14278.

albanais des Zoulanaioi[17]. Puis Isaim revint en Épire, mit Revnikon à sac[18] le 5 mai, avant de réserver le même sort à Dryïnopolis, au mois de septembre[19]. Thomas parvint ainsi à se soumettre provisoirement les clans albanais du nord et de l'ouest, Malakasaioi et Zenebisaioi[20].

En 1382/83, Thomas Preljubović fit allégeance à Manuel II Paléologue, qui régnait alors à Thessalonique, et en reçut les insignes du Despotat[21], mais ne participa pourtant en aucune façon à la lutte de Manuel contre les Turcs. Tout au plus observa-t-il un certain attentisme, encouragé en cela par le fait que les troupes ottomanes, malmenées par Manuel entre l'automne 1382 et l'automne 1383[22], n'étaient probablement pas disponibles[23]. En effet, lors-

[17] *Chron. Ioann*., p. 92, §24, ll. 1-4. – D. Nicol (*op. cit*., p. 151) situe ce clan dans la région de Konitsa, mais ne semble pas avoir d'autre justification que la *Geschichte Griechenlands* de K. Hopf. Peut-être faut-il plutôt les situer à Zhulati, dans la région d'Argyrokastron, village mentionné dans le defter du *sandjak* d'Arnawutluḳ en 1431 (H. İnalcık, *Hicrî 835 Tarihli Sûret-i defter-i Sancak-i Arvanid* (*Türk Tarih Kurumu Yayinlarindan*, XIV/I), Ankara, 1954, p. 18 : « Juladis » ; cf. *TIB* III, p. 282). Il est même envisageable que ce nom propre soit un toponyme, dans la mesure ou le verbe *ᾐχμαλώτευσε* est appliqué à deux reprises dans la chronique (§23 et §25) à des villes et non à des hommes. La prise d'une ville avait de toute façon pour corollaire la capture de ses habitants (cf. au §27 la prise d'Arta et l'emploi subséquent d'*αἰχμαλωσίαν*).

[18] *Chron. Ioann*., p. 92, §25, ll. 1-4.

[19] *Ibid*., ll. 15-18.

[20] *Ibid*., ll. 10-15.

[21] *Ibid.,* p. 93, §26, ll. 5-12.

[22] G. Dennis, The reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica 1382-1387, *Orientalia Christiana Analecta*, n° 159, Rome, 1960, p. 58.

[23] D'après G. Dennis, (*op. cit.*, pp. 105-108), Thomas se serait soumis à Byzance, constatant d'une part la disparition de la dynastie serbe de Trikkala et de ses prétentions impériales, source de sa propre légitimité, et d'autre part la défaite des Turcs face à Manuel II. La conséquence de cette alliance serait la fin de la collaboration avec les Turcs à partir de cette date, et ce jusqu'en 1384, date à laquelle Thomas, voyant Manuel II en difficulté, serait revenu à l'alliance ottomane. La rupture de l'alliance entre 1382 et 1384 n'est cependant pas mentionnée par la *Chronique de Ioannina*, bien que l'on puisse objecter que l'auteur passe volontairement sous silence un événement qui aurait pu être mis au crédit de Thomas. Quoi qu'il en soit, il nous paraît excessif de parler de rupture avec les Ottomans en se basant uniquement sur l'absence d'intervention ottomane en Épire dans cet intervalle de temps qui, après tout, n'excède pas celui qui va de 1380 à 1382 : les succès de Manuel durèrent tout au plus un an, et ne semblent pas avoir été assez significatifs pour que Thomas Preljubović ait pu prendre un si grand risque. Si d'ailleurs il l'avait fait, c'est Ioannina plutôt qu'Arta que les Ottomans auraient attaqué, en guise de représailles, en 1384.

que Tīmūrtāsh, ayant probablement succédé à cette date à Shāhīn en tant que *beglerbeg*[24], mit Arta à sac en septembre 1384, Thomas refusa l'offre d'alliance que lui proposa Gjin Spata, despote de cette ville, afin d'unir les forces des Chrétiens contre l'envahisseur[25].

Peu après, le 23 décembre, Thomas fut assassiné par ses propres gardes du corps, dans le cadre de ce qu'il faut bien appeler un coup d'État de l'opposition. Pourtant, si l'alliance ottomane a probablement joué un rôle dans l'impopularité de Thomas, elle n'a guère pu constituer autre chose qu'un simple prétexte. En effet, les successeurs de Thomas, à commencer par son successeur immédiat Esaü Buondelmonti (1385-1411), poursuivirent et approfondirent cette politique, étant donné que la lutte contre les Albanais se poursuivait, et avec elle la nécessité d'une alliance que l'essor de la puissance ottomane rendait chaque jour plus difficile à abandonner. C'est pourquoi la première chute de Thessalonique en 1387 conduisit rapidement à la transformation de Ioannina en Etat-client. En effet, cette même année, Esaü se rendit auprès du sultan Murat I^er^, sans que nous sachions quelle fut la teneur de cette rencontre[26]. Quoi qu'il en soit, après la mort de Murat à la bataille de Kosovo Polje le 15 juin 1389, Gjin Boua Spata marcha sur Ioannina, devant laquelle il installa son camp le 7 juillet, souleva les clans du nord, et battit l'armée de Ioannina[27]. La cité fut sauvée par l'armée envoyée par le sultan depuis Thessalonique, commandée par un certain Melkoutzês (*Μελκούτζης*). Esaü accompagna ensuite ce dernier à son départ, et séjourna d'octobre 1389 à décembre 1390 auprès du sultan Bajazet I, comme vassal. Il accompagna ensuite en Étolie le célèbre général Evrenos avant de rentrer à Ioannina[28]. Ce dernier, après la bataille de Nicopolis, revint en Épire en 1396 avec Yahshi[29] pour attaquer le clan des Zenebisaioi, mais fut

[24] Cf. *supra*, n. 12.

[25] *Chron. Ioann*., p. 93, §27.

[26] *Ibid*., pp. 96-97, §33, ll. 21-23.

[27] *Ibid*., p. 97, §34, ll. 7-11. - L'intervalle de temps paraît court, mais il n'est pas exclu que Gjin Spata ait décidé son expédition après avoir appris la mort du Sultan.

[28] *Ibid*., p. 98, §35. ll. 11-25. - Sur Evrenos, cf. *PLP*, t. III, n° 5955, d'après lequel il aurait été *beglerbeg* de Roumélie de la fin du XIV^e^ siècle jusqu'à sa mort en 1417, et I. Mélikoff, *EI*, t. II, pp. 738-739, article «Ewrenos», qui n'en fait pas un *beglerbeg* mais «l'un des plus grands feudataires de l'empire ottoman». Melkoutzês est quant à lui un général inconnu par ailleurs.

[29] Cf. *PLP,* t. IV, n° 7954. Ce personnage est inconnu par ailleurs.

battu en route par Gjin Spata au cours de la bataille du Driskos, près de Metsovo[30].

C'est à cette époque que Carlo I Tocco, comte de Céphalonie, neveu d'Esaü Buondelmonti, commença à intervenir sur le continent. Or, en 1395 déjà, Carlo, lors de la guerre qui l'avait opposé au Despotat de Mystra pour la succession de Corinthe, s'était allié aux Ottomans, dirigés par Evrenos[31]. Cette alliance fut de courte durée, mais la relation de Carlo avec les Turcs ne faisait que commencer, et allait réserver quelques surprises. En effet, le décès de Gjin Spata en 1399 amena à la division de ses domaines entre son frère Sgouros, maître d'Angelokastron, et son petit-fils Muriki, qui s'empara d'Arta. Ces divisions favorisèrent l'expansion de Carlo en Étolie-Acarnanie[32], dont le seigneur, Paul Spata, fils de Sgouros, mort en 1403, fut contraint de rechercher le secours des Ottomans, présents en Thessalie depuis 1393. La *Chronique des Tocco* laisse entendre que les Turcs étaient déjà intervenus dans la région d'Arta, à une date et dans des circonstances malheureusement inconnues, contre Muriki Boua[33]. La chronique, ainsi que les sources vénitiennes, nous fournissent heureusement plus de détails concernant les interventions ottomanes dans la lutte entre Carlo Tocco et Paul Spata.

À cette période, l'empire ottoman vivait depuis 1402 une période difficile. En effet, peu après la défaite et la capture de Bajazet I par Tamerlan à la bataille d'Ankara (1402), ses fils entreprirent une guerre civile afin de déterminer lequel succèderait à leur père. C'est l'aîné, Süleymān Čelebi, qui

---

[30] *Chron. Ioann.,* pp. 99-100, §38.

[31] Nicolo Martoni, éd. L. Le Grand, « Relation du pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni notaire italien (1394-1395) », *ROL,* III (1895), p. 653 : «*Qui dux magnam Turchorum gentem armigeram secum habebat et colligatus erat cum domino Turchie contra dictum dispotam*.» ; *Die Byzantinischen Kleinchroniken* [ci-après *Kleinchroniken*], éd. P. Schreiner, *CFHB* XII, t. I, Chr. 33, §16, p. 244 : «*ἐν ἔτει ,ς ϡγ᾽ ἐτράπη ὁ δεσπότης ὑπὸ τοῦ Βρανέζη εἰς τὴν Κόρινθον*.» - cf. J. Chrysostomides, «Corinth 1394-1397 : some new facts», *Βυζαντινά*, VII (1975), pp. 88-91.

[32] Cf. S. N. Asonitis, *Το Νότιο Ιόνιο κατά τον Όψιμο Μεσαίωνα. Κομητεία Κεφαλληνίας, Δουκάτο Λευκάδας, Αιτωλοακαρνανία*. Athènes, 2005, pp. 147-176.

[33] *Chronique des Tocco*, [ci-après Chron. Tocco], éd. G. Schirò, *Cronaca dei Tocco di Cefalonia di anonimo, Prolegomeni, testo critico, traduzione*, *CFHB,* X, Rome, 1975, vv. 353-354. Ce conflit entre Muriki et les Ottomans doit probablement être placé entre 1401 (date d'accession de Muriki ; cf. Asonitis, *op. cit.,* p. 155) et 1405 (date des événements auxquels fait référence le chapitre dont sont extraits les deux vers ; *ibid*., p. 162).

semblait au début avoir la meilleure position, détenant la Roumélie et une partie de l'Anatolie, dont le reste était aux mains du futur Mehmet I[34]. C'est donc les représentants de Süleymān Čelebi que Paul Spata invita vers 1406[35] à intervenir en Étolie-Acarnanie, leur faisant miroiter le pillage des possessions des Tocco, en particulier de Leucade. L'importante expédition ottomane, menée par Yūsuf-beg[36], gouverneur de la Thessalie toute proche, tourna cependant rapidement au désastre, et le *beg* se retira rapidement[37]. Paul Spata, abandonné, transféra sa capitale à Naupacte, et, au printemps 1407, préféra offrir Angelokastron aux Turcs plutôt que de laisser Carlo s'en emparer et l'utiliser contre lui[38]. Evrenos, partisan de Süleymān Čelebi, et qui se trouvait alors en Thessalie[39], envoya son fils Baraḳ[40]. Celui-ci prit possession de la citadelle, y laissa une garnison et rentra en Thessalie[41]. L'occupation d'Angelokastron fut cependant de courte durée. En effet, Carlo n'entendait pas renoncer ainsi à une place dont il tentait de s'emparer depuis si longtemps. S'il accepta provisoirement cette installation et adopta

[34] Cf. C. E. Bosworth, *EI*, t. IX, article « Süleymān Čelebi », p. 878.

[35] Le *terminus post quem* est la prise d'Anatolikon par Carlo, à dater en 1405 (Asonitis, *op. cit.*, p. 162, n. 125) et non 1406 (Schirò, *op. cit.*, p. 115). Le *terminus post quem* est la cession d'Angelokastron aux Turcs, dont on sait qu'elle eut lieu avant le 27 mai 1407 (cf. *infra*, n. 38).

[36] Cf. *PLP*, t. II, n° 4180.

[37] Yūsuf-beg s'achemina depuis la Thessalie avec une armée de 20.000 hommes, mais le passage de l'Achelôos en crue causa de nombreuses pertes (*Chron. Tocco*, I, §30, vv. 417-439). Ensuite, l'avant-garde turque, parvenue devant Vonitsa, connut de graves revers face aux troupes de Carlo I, qui capturèrent de nombreux chevaux et soldats (vv. 440-447). Le *beg*, constatant l'étendue des pertes et la maigreur du butin, entama des négociations, au cours desquelles il accepta de se retirer en Thessalie en échange de la restitution de ses prisonniers (vv. 448-467).

[38] *Ibid.*, vv. 491-495. – La délibération du Sénat vénitien du 27 mai 1407 [cf. F. Thiriet, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, Paris-La Haye, 1958-1961, t. II, n° 1262; J. Valentini, *Acta Albaniae Veneta Saeculorum XIV et XV,* Palerme-Milan-Rome, 1967-1977, t. V, n° 1254] (« *iam sibi donavit quoddam eius fortilicium Langelocastro* ») constitue le *terminus ante quem* de la cession. - Asonitis, *op. cit.,* p. 163; Schirò, *op. cit.,* p. 116.

[39] Il y possédait en effet de nombreux *tīmār*s (cf. Savvides, *art. cit.,* p. 39).

[40] Cf. *PLP*, t. VIII n° 19634 ; Baraḳ figure par ailleurs dans la généalogie officielle d'Evrenos (cf. I. Mélikoff, *EI*, t. II, arbre généalogique de la p. 740, article « Ewrenos Oghullarī ».

[41] *Ibid.*, vv. 500-506.

tout d'abord envers les Turcs une attitude conciliante, ce fut pour fortifier ses propres places[42]. Un an plus tard environ, Carlo envoya ses troupes à l'assaut d'Angelokastron, qui tomba ainsi entre ses mains[43]. Nos sources nous laissent à penser que Süleymān Čelebi, empêché par la lutte contre ses frères[44], ne réagit pas de façon significative, se bornant à adresser des protestations auprès des représentants vénitiens[45]. Les Ottomans renoncèrent également à Naupacte, cédée à Venise par Paul Spata, pour laquelle ils obtinrent cependant le versement d'un tribut[46]. Cette première tentative d'implantation s'avéra donc finalement infructueuse.

Ces velléités d'opposition à l'expansion ottomane ne durèrent cependant pas longtemps. En effet, lorsque Carlo fut appelé par les habitants de Ioannina à la succession de son oncle Esaü en 1411, il se retrouva à la tête d'un Despotat déjà soumis depuis longtemps à la puissance ottomane et dépendant plus que jamais d'elle pour sa défense, dans un contexte de regain d'hostilité avec les Albanais[47]. Carlo, qui jusqu'à présent avait, avec ses propres forces, plutôt bien réussi en Étolie-Acarnanie, ne parvint pas à surmonter seul ces difficultés, et subit à Kranéa une cuisante défaite en 1412[48]. Il n'eut alors d'autre choix que de s'adresser aux Ottomans, représentés alors par Mūsā, qui en 1411 avait réussi à supplanter son frère Süleymān Čelebi en Roumélie. Carlo offrit donc à Mūsā une de ses filles bâtardes, en échange de pressions diplomatiques et d'un faible contingent

[42] *Ibid.*, vv. 507-517.

[43] La *Chron. Tocco* comporte ici une lacune. Le texte manquant est consacré à cette guerre entre Carlo et les Turcs, comme nous le font comprendre les vv. 678-683. La prise d'Angelokastron est néanmoins attestée par des documents vénitiens, qui permettent de la situer entre le 14 septembre 1407 (Valentini, *op. cit.,* n° 1285) et le 20 juillet 1408 (*ibid*., n° 1367). – cf. Schirò, *op. cit.,* p. 116 ; Asonitis, *op. cit.,* pp. 167-168.

[44] E. A. Zachariadou, «Οι χίλιοι στίχοι στην άρχη του Χρονικού των Τόκκων», *Ἠπειρωτικὰ Χρονικά, X*, XXV (1983), p. 176 ; de la même, «Süleyman Çelebi in Rumili and the Ottoman chronicles», *Der Islam*, LX (1983), pp. 268-290.

[45] Valentini, *op. cit.,* n° 1367.

[46] Thiriet, *op. cit.*, n° 1347 et 1783; Jorga, *op. cit., ROL*, IV, p. 611.

[47] Esaü était allé vers 1410 jusqu'à s'allier avec Muriki Boua Spata pour obtenir la tranquillité du côté des Albanais (*Chron. Tocco*, §4-5, vv. 712-736). À sa mort, les prétentions de Muriki à lui succéder ainsi que le fait que ce soit Carlo I Tocco, ennemi juré de ce même Muriki, qui soit finalement choisi, envenimèrent la situation. Cf. Asonitis, *op. cit.,* pp. 172-173.

[48] Nicol, *op. cit.,* pp. 179-180.

qui permit cependant à Carlo de redresser sa situation[49]. La défaite de Mūsā face à son frère Mehmet I en 1413 incita les Albanais à reprendre l'offensive[50], mais Carlo avait anticipé les événements : il avait envoyé ses fils combattre au service de Mehmet I[51], ce qui incita ce dernier à accepter sa soumission en tant que tributaire, d'autant plus facilement que la fille de Carlo, désormais veuve de Mūsā, avait été donnée par Mehmet à Ḥamza, l'un de ses *beg*s[52].

Ainsi placé sous la protection du sultan, Carlo, aidé également par les dissensions entre Albanais, obtint la fin des hostilités avec les Zenebisaioi, mais, alors qu'il poursuivait la lutte contre les Spata, ses relations avec la Porte ne tardèrent pas à se détériorer. En effet, à la mort de Muriki Spata (1414), la ville d'Arta passa aux mains de son frère, alors au service du sultan, et qui était devenu musulman sous le nom de Yʿaḳūb[53]. Comme le craignait Carlo[54], Yʿaḳūb offrit aux Ottomans de faire d'Arta et de son territoire une nouvelle province, qu'il aurait gouverné en tant que *beg*[55]. Carlo prit alors le risque d'une confrontation avec le Sultan[56], et poursuivit la guerre contre Yʿaḳūb, qui ne fut pas soutenu efficacement par la Porte, en raison des difficultés auxquelles faisait alors face Mehmet I à la même période[57]. De

[49] *Chron. Tocco,* vv. 1915-1927.

[50] *Ibid.,* vv. 1928-1932.

[51] *Ibid*., vv. 1959-1961.

[52] *Ibid.,* vv. 1967-1969. – D'après A. Gegaj (*L'Albanie et l'invasion turque au XV^e siècle*, p. 28), l'un des fils de Gjin Zenebish, envoyé comme otage et ayant pris « le nom turc Hamza », aurait acquis « une importante situation dans l'armée ottomane ». Malheureusement, cet auteur ne cite aucune source. Il est d'ailleurs peu probable que ce Ḥamza soit celui qui nous occupe, dans la mesure où ce dernier combattit en 1418 le clan des Zenebisaioi. L'auteur de la *Chron. Tocco*, relativement bien informé, ne manquerait pas de faire une remarque si ce clan avait finalement été battu par l'un de ses propres rejetons.

[53] *Ibid.,* vv. 2028-2030; 2097.

[54] *Ibid.,* vv. 2184.

[55] *Ibid.,* vv. 2189-2193. - Chassé une première fois par les archontes de la ville, qui refusaient l'annexion (vv. 2194-2201), Yʿaḳūb chercha refuge auprès du sultan, revint avec un corps de troupes ottomanes, et reçut alors la soumission de la ville, après la révolte des habitants contre leurs archontes (vv. 2227-2277).

[56] *Ibid.,* v. 2299.

[57] C'est en effet au cours des années 1415/16 que le prétendant Muṣṭafā Čelebi, frère de Mehmet, souleva la Roumélie, avant de se réfugier à Thessalonique chez les Byzantins (*Chron. Tocco,* XI, §3, vv. 3090-3095). - Cf. C.J. Heywood, *EI*, t. VII, pp. 711-713, article « Muṣṭafā Čelebi, Düzme ».

fait, la *Chronique des Tocco,* parmi les nombreux combats opposant les troupes de Carlo à celles de Yʿaḳūb, ne mentionne qu'une seule opération impliquant des Ottomans, et encore en petit nombre, en Étolie[58]. Après avoir vaincu Yʿaḳūb et conquis Arta en 1416, Carlo négocia avec le *beglerbeg* de Roumélie, Bāyezīd Pasha[59], frère de Ḥamza, son beau-fils, et obtint la paix, en échange du rétablissement du tribut, désormais étendu au territoire d'Arta[60].

Malgré sa supériorité désormais écrasante, Carlo Tocco renonça à la conquête d'Argyrokastron qui aurait définitivement réglé le problème albanais ; il préféra réorganiser et renforcer les défenses de son domaine, craignant en effet, à juste titre, une offensive ottomane[61]. Malgré les troubles occasionnés par Muṣṭafā Čelebi, les Ottomans se sentaient désormais assez puissants pour ne plus se contenter de pillages et de tributs. Leur présence dans la région se fit de plus en plus pressante, notamment après la conquête de l'Albanie de 1415 à 1417, qui s'acheva par une offensive menée par Ḥamza beg, en vue de soumettre les Zenebisaioi[62]. Le *beg* s'empara tout d'abord de Dryïnopolis[63], puis mit le siège devant Argyrokastron[64]. Les troupes ottomanes, qui avançaient vers le Sud afin de poursuivre les Zenebisaioi en fuite, pénétrèrent sur le territoire de Ioannina. Des accrochages eurent lieu dans les environs de Papigo, où les troupes des Tocco capturèrent quelques Ottomans[65], tandis qu'un autre corps de troupes fit irruption dans la plaine de Ioannina. Mais Ḥamza avait donné l'ordre à ses troupes de ne pas attaquer Carlo, et ce dernier réussit à négocier leur départ moyennant la remise des prisonniers faits à Papigo[66]. La chute d'Argyrokastron en 1418[67] vint compléter la conquête ottomane du Nord de

[58] *Ibid.,* IX, §10, vv. 2368-2430. - Une troupe de 400 Turcs fut ainsi battue par Ercole Tocco, bâtard du comte, lors de la bataille du fleuve Ophidarês.

[59] Cf. *PLP*, t. IX, n° 21246

[60] *Chron. Tocco.,* XI, §2, vv. 3076-3089.

[61] *Ibid*., XI, §4, vv. 3096-3111 ; §8, vv. 3152-3174.

[62] *Ibid*., vv. 3183-3184.

[63] *Ibid.,* XII, §2, vv. 3185-3202.

[64] *Ibid.,* XII, §4, vv. 3220-3224.

[65] *Ibid*., XII, §5, vv. 3224-3241.

[66] *Ibid*., XII, §6, vv. 3242-3274.

[67] *Ibid*., XII, §7, vv. 3274-3291 ; *Kleinchroniken*, t. I, Chr. 60, §12, p. 452, Chr. 64, §4, p. 495 ; t. II, p. 408 – Schirò, *op. cit.,* p. 81 ; Nicol, *op. cit.,* p. 189.

l'Épire, tandis que Carlo parvint à maintenir de bonnes relations avec les dignitaires ottomans désormais tout proches[68].

Ces bonnes relations lui permirent d'obtenir en 1422 de la part du nouveau sultan Murat II des troupes pour l'aider dans ses entreprises militaires en Morée[69]. Cette aide n'était bien sûr pas désintéressée : lorsque Venise organisa en décembre 1422 une conférence de paix, afin de pacifier la péninsule et de mieux la défendre contre les Ottomans[70], ceux-ci la torpillèrent instantanément en exigeant de leur vassal Carlo de les aider à traverser le golfe de Corinthe, et de leur fournir un contingent de 300 cavaliers[71]. Les Turcs n'empruntèrent finalement pas la voie maritime, préférant forcer le passage de l'Hexamilion le 21 mai 1423, mais traversèrent les terres de Carlo pour attaquer le territoire vénitien de Naupacte[72], et continuèrent à exiger le secours des troupes de Carlo. Ce dernier le leur apporta probablement, tant par peur des représailles que par espoir d'une victoire facile lui permettant d'étendre ses possessions moréotes[73].

Nous ignorons quelles furent les relations entre les Ottomans et Carlo I Tocco dans les années qui suivirent, mais l'on peut supposer que Murat II, occupé par le siège de Thessalonique (1423-1430), se contenta de percevoir le tribut. De son côté, Carlo I, qui s'était discrédité auprès de Venise, mourut en juillet 1429, laissant son Etat sans grande possibilité de résistance face à une éventuelle attaque ottomane. Celle-ci intervint peu après sa mort, à la faveur d'une querelle dynastique entre ses successeurs. En effet, les bâtards

---

[68] *Ibid*., XII, §9, vv. 3305-3314.

[69] *Ibid*., XIV, §12, vv. 3730-3748. – Asonitis, *op. cit.,* p. 182.

[70] Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, t. I, pp. 195-196.

[71] Document vénitien du 18 avril 1423 [cf. N. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XVe siècle*, t. I, pp. 333-334 (= *Revue de l'Orient Latin*, V (1897), pp. 134-135; Thiriet, *op. cit.,* t. II, pp. 201-202, n° 1877; Valentini, *op. cit.*, t. XI, pp. 224-225, n° 2712].

[72] Document vénitien du 27 juillet 1423 [cf. C. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge,* t. III, p. 252, n° 823. Thiriet, *op. cit.,* t. II, p. 208, n° 1899].

[73] Document vénitien du 13 août 1423 [cf. Jorga, *op. cit.*, I, p. 344 (= *ROL,* V (1897), p. 145) ; Thiriet, *op. cit.,* t. II, pp. 208-209, n° 1901 ; Valentini, *op. cit.*, t. XI, pp. 327, n° 2807] ; document vénitien du 1^er^ septembre 1423 [cf. Sathas, *op. cit.,* t. I, pp. 151-152, n° 91 ; Thiriet, *op. cit.*, t. II, p. 209, n° 1904 ; Valentini, *AAV*, t. XI, pp. 331-333, n° 2811].

de Carlo I contestèrent la succession au profit de Carlo II, neveu et seul héritier légitime de Carlo I, et se rendirent auprès du sultan, qui venait enfin de s'emparer de Thessalonique le 29 mars. Le sultan en personne envahit alors les Etats du jeune prince, qui, faible à la fois militairement et politiquement et dépourvu d'alliés solides[74], ne put opposer de résistance sérieuse. L'armée ottomane pénétra par l'Étolie probablement dès le mois d'avril, envoya un contingent ravager Leucade avant de mettre le siège devant Ioannina au mois de mai. Dès la fin de ce mois, le sultan regagna Andrinople et laissa la responsabilité du siège au *beglerbeg* de Roumélie Sinān Pasha, qui obtint la reddition le 9 octobre 1430[75]. Cette reddition fut favorisée par la peur des habitants de subir le même sort que Thessalonique, impitoyablement mise à sac. Les termes en furent cependant relativement favorables aux assiégés, qui négocièrent en relative position de force face à une armée qui n'avait pas réussi à prendre la ville de force après plus de quatre mois de siège et qui appréhendait probablement de devoir passer l'hiver dans une région au climat rigoureux. Sinān accorda donc par son célèbre *horismos* la garantie du maintien de l'essentiel des privilèges de la ville[76]. Sans vouloir nous étendre sur ce document, ni sur cet événement, qui

[74] Le royaume de Naples, dont dépendait le comté de Céphalonie, était alors en proie à la guerre civile opposant Français et Aragonais pour la succession de Jeanne II. Le Despotat de Mystra, ne prit pas le risque d'honorer l'alliance conclue en 1428, par crainte des Ottomans et par méfiance envers les Tocco. Venise enfin adopta une politique attentiste, guettant l'occasion de s'emparer des îles Ioniennes.

[75] Pour les sources et leur critique, on se reportera à D. Nicol, *op. cit*., pp. 198-199, et surtout à A. Rigo «Lo *Horismòs* di Sinân Pascià, la presa di Ioannina (1430) e la «lettera» del sultano Murâd II», *Θησαυρίσματα*, XXVIII (1998), pp. 57-78, en particulier pp. 66-72, article qui présente par ailleurs une très bonne présentation des événements. À noter par ailleurs les articles de K. D. Mertzios, (« Ἡ ἁλώσις τῶν Ἰωαννίνων », *HX*, XII (1938), pp. 117-22) et de M. Delilbaşı (« Selânik ve Yanya'da Osmanli egemenliğinin kurulmasi », *Belleten* LI (1987), pp. 74-106, avec résumé substantiel en anglais).

[76] *Horismos de Sinan Pasha*, disponible en de multiples éditions, cf. Nicol, *op. cit.,* pp. 202-203, n. 17. On se bornera à citer les plus facilement disponibles : éd. F. Miklosich-J. Müller, *Acta et Diplomata greca medii aevi sacra et profana,* t. III, pp. 282-283 ; éd. K. Amantos, «Ἡ ἀναγνώρισις ὑπὸ τῶν Μωαμεθανῶν θρησκευτικῶν δικαιωμάτων τῶν Χριστιανῶν καὶ ὁ ὁρισμος τοῦ Σινᾶν πασὰ», *HX*, V (1930), pp. 197-210 et la plus récente, éd. Antonio Rigo, *art. cit.,* p. 62, avec traduction et commentaires. – Concernant les privilèges de Ioannina accordés par l'empereur Andronic II (éd. Miklosich-Müller, t. V, pp. 77-87), cf. Nicol, *op. cit*., pp. 83-88.

l'un comme l'autre ont déjà été maintes fois étudiés, nous nous bornerons à dire qu'ils témoignent d'une certaine connivence entre l'élite de la ville et l'envahisseur, puisque les négociations de la reddition ont manifestement été menées en l'absence de Carlo II, pourtant théoriquement souverain de la cité.

Ce même Carlo II eut cependant lui aussi à négocier avec les Ottomans et obtint ainsi de maintenir son pouvoir sur le reste de ses Etats en échange du renouvellement de son statut de tributaire[77]. Quelques années plus tard, la victoire d'Alphonse d'Aragon dans le royaume de Naples permit le retour en Orient des forces napolitaines, d'où elles avaient été détournées par les guerres civiles et qui étaient désormais associées à la puissante flotte catalane. Ainsi, en 1444, la grande alliance contre les Ottomans comprenait, entre autres, Alphonse et son vassal Carlo II, qui reçut de son seigneur une aide substantielle. Pourtant, comme on le sait, les Hongrois furent défaits à Varna et la lutte de Carlo II resta sans effets ; ce dernier put néanmoins s'estimer heureux, car sa rébellion contre le sultan ne lui coûta pas ses États. Les Ottomans se contentèrent d'exiger la remise en otage de son fils le futur Leonardo III[78]. Six mois après la mort de Carlo, survenue le 30 septembre 1448, c'est Arta qui tomba aux mains des Ottomans, le 29 mars 1449, dans des circonstances obscures[79]. Nos sources ne mentionnent ni bataille ni siège. On peut donc supposer, sans toutefois en être sûr, que la minorité de Leonardo III permit aux Ottomans de négocier avec les dirigeants d'Arta un

[77] Chalcocondyle, *CSHB*, p. 237, ll. 18-24. Le récit de cet historien est largement sujet à caution concernant la chute de Ioannina, mais il n'y a cependant pas lieu de le mettre en doute lorsqu'il mentionne l'accord intervenu entre le général ottoman et Carlo II.

[78] Spandounês, *De la origine deli Imperatori Ottomani, ordini de la corte, forma del guerreggiare loro,religione, rito, et costumi dela natione*, éd. C. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge,* t. IX, Paris, 1890, p. 150, l. 27 - Asonitis, *op. cit*., p. 196. Le retour d'exil de Leonardo eut lieu avant la mort de Carlo II, puisque toutes les sources affirment qu'il succéda à son père sans entraves. D'après Spandounês (p. 157, ll. 34-37), Leonardo se serait échappé lors de l'attaque du Péloponnèse de 1460. Cette donnée est confirmée par Stefano Magno (Annali Veneti, éd. Hopf, Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues, p. 201), là aussi pour 1460, mais d'après cette source, Leonardo venait d'être capturé. Spandounês a donc probablement, conformément à son habitude, confondu les deux captivités de Leonardo, la première vers 1444 et la seconde vers 1460.

[79] *Fragmentum V* in *Epirotica*, *CSHB*, p. 253 ; *Kleinchroniken,* Chr. 58, §8, t. I, p. 419. – Nicol, *op. cit.,* p. 209.

changement de souveraineté en relative douceur. C'est en tout cas ce que laisse penser le fait que la ville ne changea pas de mains à l'issue du conflit militaire avéré de 1444, mais bien à l'occasion de la crise politique, elle aussi avérée, occasionnée par la minorité de Leonardo III[80].

La situation dans les années 1450 est mal connue. Il apparaît cependant que la chute de Constantinople libéra de nombreuses troupes ottomanes, désormais disponibles pour se livrer au pillage un peu partout dans les Balkans et en particulier dans les environs de Lépante[81]. Vers la fin de la décennie, les relations dégénérèrent entre les Ottomans et Leonardo, qui se plaignit des agressions turques auprès de Venise et de la Papauté[82]. Nos sources, malheureusement peu précises et à manipuler avec précaution, autorisent à supposer que Leonardo combattit à Corinthe lors de l'offensive de Mehmet II en Morée en 1460, fut capturé, parvint à s'échapper, tandis qu'une invasion turque en É tolie-Acarnanie et à Leucade lui fit perdre Angelokastron et Varnaka[83]. Au printemps 1462, Leonardo signa vraisem-

[80] L'État des Tocco fut de nouveau sans alliés. Venise adopta la même attitude qu'en 1430 et refusa de prendre Leonardo III sous sa protection. – cf. Nicol, *op. cit.,* p. 209 ; Asonitis, *op. cit*., pp. 197 sq.

[81] Asonitis, *op. cit.,* pp. 202-203.

[82] Nicol, *op. cit.,* p. 211.

[83] Tel est le récit qui nous est fait par les *Annales* de Stefano Magno (*op. cit.,* p. 201). Chaque détail de ce récit est confirmé par d'autres sources, mais aucune ne le confirme en entier. Ainsi, la *Chronique des Sultans Turcs* indique qu'un certain *Τόκκος*, présenté comme Moréote, vint organiser la résistance à Corinthe (ed. G.T. Zoras, *Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων σουλτάνων*, Athènes, 1958, p. 98, l. 28). Spandounês confirme que Leonardo s'échappa lors de la campagne de Morée de 1460 (*op. cit*., p. 157, ll. 34-37). Les *Kleinchroniken* fournissent des dates très diverses pour la chute d'Argyrokastron : 6966 (soit 1457/58) et 1466 pour les deux traditions de la Chr. 58, §12, 6960 (soit 1451/52 et non 1460 comme l'écrit D. Nicol, *op. cit.,* p. 211, n. 42) pour la Chr. 69, §17, et enfin 6966 pour la Chr. 77, §4. Ces multiples dates résultent probablement d'erreurs de conversions entre an du Christ et an du monde. Quoi qu'il en soit, Sphrantzês (*CFHB*, XLI, p. 166, ll. 16-17) indique qu' Angelokastron était aux mains des Turcs en août 1460. L'occupation de Leucade n'est mentionnée dans aucune des sources précédentes, mais est attestée par un document pontifical de 1460 (*Archivio Segreto Vaticano, Reg. Lat* 555, f. 173 r°, ll. 14-17), par lequel Pie II pourvoyait aux besoins de l'archevêque latin privé de ses revenus : « nos ven*erabi*li fr*atr*i n*ostr*o Achagio Archie*pisco*po Leucaden*sis* asserenti q*uo*d ex fructib*us* eccl*es*ie sue Leucaden*sis* que per Turchos occupata ex*is*tit [ex*sti*tit ?] nichil om*ni*no p*er*cepit ». Nous ne savons pas combien de temps dura cette occupation.

blablement la paix avec le Sultan, reconnaissant de nouveau sa soumission[84].

À cette époque, les Tocco ne contrôlaient donc plus que Vonitsa et les îles Ioniennes. Les Vénitiens étaient eux aussi présents, grâce aux acquisitions réalisées dans la région : Corfou et Buthrote (1386), Parga et Phanari, (1401), Naupacte, (1407). Quant aux Ottomans, ils possédaient tout le reste de l'Épire, qu'ils avaient organisée selon les règles ottomanes. Ainsi Argyrokastron était en 1431/32 la capitale du *sanḏjaḳ* d'Arnawutluḳ, c'est-à-dire du district d'Albanie, qui fut subdivisé à plusieurs reprises à partir de 1466[85]. En 1506, le *sanḏjaḳ* d'Argyrokastron fut réuni à celui d'Avlona[86]. Il n'est pas facile de savoir quel fut le sort de Ioannina et d'Arta immédiatement après leurs conquêtes respectives. Le document fiable le moins tardif que nous ayons indique que les deux villes étaient incluses en 1526/28 dans le *sanḏjaḳ* de Ioannina[87]. Cette ville, conquise en 1430, ne figure pas dans le defter du *sanḏjaḳ* d'Arnawutluḳ réalisé en 1431/1432, et c'est donc vraisemblablement dès son annexion qu'elle devint la capitale d'un *sanḏjaḳ*, auquel fut probablement incorporé le territoire d'Arta en 1449, ainsi que celui d'Angelokastron vers 1460[88]. Un passage de Spandounês, auteur certes sujet à caution, suggère qu'un seul *sanḏjaḳ-beg* était en charge de Ioannina et d'Arta en 1479[89]. Peut-être peut-on même imaginer qu'il résida dans un premier temps dans les deux villes, perpétuant ainsi la tradition bipolaire du Despotat. Les Tocco et les Vénitiens étaient sous sa responsabilité : c'est à lui qu'ils apportaient chaque année le tribut, les uns pour l'ensemble de leurs possessions, les autres pour Naupacte.

Ce statut de tributaire était pour les Tocco et leurs prédécesseurs la cause

---

[84] Dans une lettre au duc de Milan du 25 mai 1462, Leonardo déclare qu'il s'apprête à accepter la paix que lui propose la Porte (éd. A. Pippidi, « Lettres inédites de Leonardo III Tocco », *RESEE* XXXII (1994), pp. 71-72).

[85] Cf. H. İnalcık, *EI*, article « Arnawutluḳ », pp. 675-676.

[86] Cf. V. L. Ménage, *EI*, t. II, article « Ergiri », pp. 726-727.

[87] D. E. Pitcher, *An Historical Geography of the Ottoman Empire*, Leyde, 1972, p. 137, et carte XXVI ; T. Gökbilgin, « Kanunî Sultan Süleyman Devri Başlarinda Rumeli Eyaleti, Livalari, Şehir ve Kasabalari », *Belleten*, XX (1956), p. 260.

[88] Le passage de Sphrantzês cité plus haut indique que dans cette ville était en poste en 1460 un *ṣu baṣhî,* office subordonné à celui de *sanḏjaḳ-beg.*

[89] Spandounês (*op. cit*., p. 166, ll. 28-29) écrit : « ogni volta che andava da nuovo a Janina et l'Arta uno sangiacho ».

de toute une série d'obligations que nous connaissons de façon plus ou moins précise. Certaines découlaient de leur sujétion personnelle. Il s'agit notamment du séjour à la cour du sultan, qu'Esaü effectua en 1389/90[90] et auquel Carlo II s'engagea en 1430[91], et de l'envoi d'otages, effectué par Carlo I vers 1413[92] et Carlo II vers 1444[93], et demandé à Leonardo III en 1462[94]. L'aide militaire ne fut demandée, à notre connaissance, qu'en 1423 à Carlo I[95]. Mais l'obligation principale était bien sûr le versement du tribut, le *kharādj* dont le paiement impliquait *ipso facto* l'acceptation du statut de sujet (*réāyā*) du sultan[96] et qui était une charge à caractère territorial, puisqu'elle découlait de la souveraineté théorique du Sultan sur un territoire. Ainsi, Ioannina fut probablement soumise au *kharādj* dès 1390, bien qu'aucune source ne le mentionne avant 1413[97]. Ce dernier fut ensuite étendu au territoire d'Arta, probablement lors du règne de Yʿaḳūb dans cette ville, de façon certaine après la victoire de Carlo I sur Yʿaḳūb, soit vers 1416/17[98]. La défaite de Carlo II en 1430 entraîna l'extension du tribut à toutes ses possessions[99], situation qui se maintint jusqu'à la fin de la domination des Tocco dans les îles Ioniennes. Nous ignorons cependant quel était le montant de ce *kharādj*, dans la mesure où il s'agissait

[90] *Chron. Ioann*., p. 98, §35; cf n. 28.
[91] Chalcocondyle, p. 237, ll. 21-27.
[92] *Chron. Tocco*, vv. 1959-1961; cf. *supra*, n. 51.
[93] Spandounês, p. 150, l. 27; cf. *supra*, n. 78.
[94] Pippidi, *art. cit.,* p. 71.
[95] Cf. *supra*, nn. 71, 72, 73.
[96] Cf. C. Orhonlu, *EI*, t. IV, pp. 1085-1087, article « Kharādj, III – Turquie ottomane ».
[97] *Chron. Tocco*, vv. 1964-65. - Cette absence de mention de tribut avant cette date peut aisément s'expliquer par la volonté de l'auteur de la *Chron. Ioann*., notre principale source jusqu'en 1399, de taire un fait qui pourrait ternir l'image d'Esaü, pour lequel il a pris fait et cause. Quoi qu'il en soit, les séjours d'Esaü à la Porte semblent bien devoir être interprétés comme la marque de son état de *réāyā*. Par ailleurs, Carlo I, en 1413 (*Chron. Tocco.,* vv. 1964-66 ; 1976-1977) paya le tribut explicitement pour « *conserver* » sa seigneurie, ce qui sous-entend que le sultan estimait avoir des droits sur l'un ou l'autre des territoires de Carlo. Or, seule Ioannina peut correspondre à un tel profil.
[98] *Ibid*., vv. 3086-3087.
[99] Chalcocondyle, *loc. cit*. Cette source à prendre avec précaution apporte néanmoins ici des informations plausibles, puisque comme nous l'avons vu les Ottomans avaient envahi l'ensemble des territoires de Carlo, ce qui justifiait donc, par droit de conquête, leur appartenance théorique au Sultan, et donc le paiement d'un tribut.

probablement d'un *kharādj maḳṭūʿ,* dont le montant était fixé d'un commun accord. Surtout, ce montant varia en fonction de l'étendue des territoires soumis au *kharādj*, et des conditions dans lesquelles il était négocié. Enfin, une somme, assez conséquente, de 500 ducats, était exigée de Leonardo III à chaque fois qu'un nouveau *sandjaḳ-beg* était nommé à Ioannina[100]. Venise quant à elle payait chaque année au mois de septembre 100 ducats pour Naupacte[101].

Il faut donc souligner que la ligne de progression de la domination ottomane en Épire ne fut jamais une ligne séparant hermétiquement deux espaces clos. La tributarisation des Tocco, mais aussi de Venise, entraînait des contacts fréquents entre l'administration ottomane et ses interlocuteurs latins. La conquête territoriale ottomane s'accompagnait d'une familiarisation parallèle des individus, et en particulier des élites, avec le pouvoir ottoman, qu'illustrent bien les liens des bâtards de la famille Tocco avec la Porte, certains devenant musulmans et obtenant d'importantes fonctions[102]. Tout au long du XV^e^ siècle, même pendant les guerres, les relations diplomatiques et économiques ne cessèrent jamais. Les territoires des Tocco en particulier jouèrent un rôle d'intermédiaire, notamment diplomatique, entre l'Occident et les Ottomans. Plus généralement, les territoires latins constituaient une interface entre la masse du territoire épirote sous contrôle ottoman et les territoires situés au-delà de la mer Ionienne, en particulier l'Italie.

Le petit État des Tocco ne pouvait pourtant pas survivre éternellement, menacé comme il l'était par les Ottomans mais aussi par les Vénitiens. Pendant la guerre turco-vénitienne de 1463-1479, ces derniers avaient utilisé l'île de Zante comme base contre les Ottomans, mais lors de la paix de 1479, ils n'inclurent Leonardo III dans le traité de paix, en raison du maintien de ses liens avec les royaume de Naples, ennemi de la République. Ils s'apprêtaient à annexer ses possessions, afin de compenser les places albanaises cédées aux Turcs lors dans le traité, mais ils furent pris de vitesse par les Ottomans, qui justifièrent cette décision par la rupture de deux de ses obligations : en premier lieu, Leonardo avait envoyé au nouveau *sandjaḳ-beg* de Ioannina, auquel il était apparenté, un panier de fruits au lieu des 500

[100] Spandounês, p. 167, l. 28-30.
[101] Jorga, *op. cit., ROL*, IV, p. 611; Thiriet, *op. cit.,* n° 1783.
[102] Rigo, *art. cit.,* p. 67.

ducats prévus et en second lieu il avait aidé les Vénitiens pendant la guerre et donc trahi son seigneur[103]. Surtout, ayant pu juger malgré eux de l'importance stratégique des îles Ioniennes lors de la guerre contre Venise, ils ne voulaient pas que Naples puisse à son tour les utiliser lors du conflit qu'ils préparaient contre le Royaume. Aḥmad Pasha Gedik, alors *ḳapudan* de la flotte[104], s'empara de Vonitsa puis des îles : il débarque à Leucade le 17 août, à Céphalonie le 25 du même mois, et à Zante le 8 septembre[105]. Sur cette île, les *stradiotti*, auxiliaires albanais de Venise, étaient prêts à résister à l'invasion, mais les autorités vénitiennes réussirent à empêcher le déclenchement des hostilités et à évacuer l'île[106].

En 1480, comme on le sait, le même Aḥmad Pasha Gedik s'empara d'Otrante, mais la mort du Sultan et la guerre civile qui s'ensuivit conduisirent au rappel du général et à la reddition de ses troupes restées dans la tête de pont. En 1481, une première tentative de débarquement de Leonardo à Céphalonie puis à Zante échoua sans gloire[107] ; ce n'est qu'en 1482 qu'Antonio Tocco, frère de Leonardo, s'empara de Céphalonie et de Zante. Les Vénitiens réagirent et s'emparèrent aussitôt de Zante, dès la fin de l'été 1482, puis de Céphalonie, en mars 1483[108]. Les Ottomans réclamèrent ces îles et obtinrent, par la menace d'une guerre, la cession de Céphalonie et le versement d'un *kharādj* de 500 ducats pour Zante[109]. Cet

[103] Spandounês, p. 166, ll. 35-44. – F. Babinger (*Mahomet II le Conquérant et son temps*, traduction française, Paris, 1954, p. 469) mentionne également le fait que Leonardo aurait dû demander à Mehmet II l'autorisation d'épouser une princesse napolitaine. Comme on le sait, ce précieux ouvrage ne comporte malheureusement aucune note ; cependant sa source est évidemment le récit de Spandounês, dont la lecture attentive montre que ce sont les Vénitiens, et non les Ottomans, qui prirent ombrage de ce mariage. À notre connaissance, aucune source ne mentionne l'obligation de demander au sultan l'autorisation de se marier parmi les obligations inhérentes au statut de tributaire de Leonardo.

[104] Cf. *PLP*, t. I, n° 1711 ; H. İnalcık, *EI*, t. I, article « Aḥmad Pasha Gedik », pp. 301-302.

[105] Ces dates sont fournies par Stefano Magno, *Evénements historiques en Grèce (1479-1497). Extraits d'un recueil sous le nom de Stefano Magno*, ed. C. Sathas, *Documents*, t. VI, p. 215, ll. 24 et 32 ; p. 216, l. 19. - Nicol, *op. cit.,* pp. 212-213 ; Asonitis, *op. cit.,* pp. 212-215.

[106] Stefano Magno, *op. cit.,* pp. 216 sq.

[107] *Ibid*., p. 228, ll. 24-36.

[108] Spandounês, p. 167 ; Stefano Magno, *op. cit.,* p. 234. – Asonitis, *op. cit.,* p. 215 - L'examen du texte de Stefano Magno ne laisse aucun doute sur la perte des îles par les Turcs en 1482, et non 1481 comme on le trouve souvent.

[109] Texte grec, éd. Miklosich-Müller, t. III, pp. 332-333 ; texte latin, éd. Sathas, pp. 315-316.

accord dura une quinzaine d'années, jusqu'à ce que les Ottomans entament en 1499 contre Venise une guerre qui eut pour résultat, dans la zone qui nous concerne, la prise de Naupacte en 1499 par les Turcs, contrebalancée par celle de Céphalonie et de Leucade en 1500 par les Vénitiens, aidés par les Français et les Espagnols[110]. Le traité de paix de 1503 obligea les Vénitiens à restituer Leucade, mais leur permit de conserver Céphalonie. Le *sandjaḳ* de Karlı̊ −īli, ainsi nommé en souvenir de Carlo I Tocco, fut probablement fondé au début des années 1480, après la conquête des derniers territoires de Leonardo III, et regroupa les territoires conquis depuis 1460 (Angelokastron, Vonitsa et Leucade)[111], tandis que Naupacte, qui n'avait jamais appartenu aux Tocco, constituait un *sandjaḳ* indépendant[112]. Par la suite, Vénitiens et Ottomans continuèrent à se disputer ces territoires jusqu'à la fin de l'existence de la république de Saint-Marc, soit bien au-delà des bornes de cet article.

*
* *

Force est de constater qu'il n'y eut jamais en Épire de front chrétien uni pour s'opposer à la progression ottomane : Grecs, Serbes, Albanais, Vénitiens ou Napolitains placèrent toujours leurs intérêts particuliers au premier plan et utilisèrent chacun à leur tour les Ottomans dans le cadre de leurs rivalités. L'élément grec, le plus important numériquement, s'illustra particulièrement peu dans la résistance à l'envahisseur, et l'attitude de Ioannina, pourtant farouchement attachée à son caractère grec, n'eut que peu à voir avec celle des autres bastions de l'Hellénisme que furent Thessalonique et Constantinople. Les protagonistes qui semblent avoir été les plus décidés et les plus décisifs dans cette lutte sont les Albanais. Rien ne laisse cependant penser que les Albanais d'Épire pensaient mener une lutte

[110] Spandounês, pp. 174 et 176.

[111] V. L. Ménage, *EI*, t. IV, pp. 682-683, article « Karlı̊ −īli » ; Gökbilgin, art. cit., p. 260 ; I. Giannopoulos, Ἡ διοικητικὴ ὀργάνωσις τῆς Στερεάς Ἑλλάδος κατὰ τὴν Τουρκοκρα- τίαν (1393-1821). *Συμβολὴ εἰς τὴν μελέτην τῆς Ἐπαρχιακῆς Διοικήσεως τοῦ κυριάρχου Ὀθωμανικοῦ Κράτους*. Athènes, 1971. – D'après cet auteur, l'année de fondation la plus probable est 1479, tandis que la première attestation d'un sandjak-beg remonte à 1500 (p. 72).

[112] Giannopoulos, pp. 90sq. En 1526/28 cependant Naupacte était rattachée au *sandjaḳ* de Trikala (*ibid*., p. 92 ; Pitcher, *loc. cit*. ; Gökbilgin, *art. cit.,* p. 258 (İnebahtı = Naupacte).

nationale, comme ce fut le cas plus au nord avec Skanderbeg. Leur opposition s'explique tout naturellement par la structure socio-économique de cette population, qui la prédisposait à la carrière militaire, que les Grecs avaient dans leur ensemble abandonnée depuis longtemps en Épire. Ces derniers, en quête d'une stabilité politique favorable à la prospérité économique, se soumirent donc dans leur ensemble sans grande difficulté aux Ottomans.

Le cas de Yʿaḳūb Spata, allié des Turcs et converti à l'islam bien avant la conquête, interdit pourtant de conclure à l'homogénéité des attitudes adoptées par telle ou telle nationalité. Il est surtout représentatif, tout comme ceux des bâtards de Carlo I Tocco et des responsables de Ioannina qui livrèrent leur ville à Sinān Pacha, de la connivence objective qui s'observe entre le pouvoir ottoman et les diverses élites locales. Les conquérants ottomans, suivant en cela les méthodes appliquées ailleurs dans les Balkans, surent mêler l'usage de la force et celui de la persuasion. La conquête de l'Épire fut donc relativement tardive, les Ottomans préférant d'abord dans un premier temps préparer la conquête par de nombreuses interventions et un processus progressif de soumission des territoires avant leur annexion formelle[113]. Une fois leur position mieux assurée au cœur de la péninsule balkanique, après la seconde capture de Thessalonique, l'annexion progressive de l'Épire et des îles Ioniennes commença. D'une part, les Ottomans exploitèrent chaque manquement de leurs tributaires comme prétexte à une nouvelle annexion[114] ; d'autre part ces annexions étaient facilitées par la faible combativité des habitants, effrayés par la perspective de subir le sort réservé à ceux qui résistaient autant qu'attirés par le statut avantageux offert à ceux qui se rendaient. Le cas de Ioannina, que nous connaissons le mieux, est assez exemplaire : la ville fut d'abord tributaire, avant d'être annexée selon les termes d'une convention lui accordant une

[113] cf. H. İnalcık, *An Economic and Social History of the Ottoman Empire*, t. I, p. 14; cf. du même, «Timariotes chrétiens en Albanie au XV^e^ siècle, d'après un registre de timars ottoman», *Mitteilung des Österreichischen Staatsarchivs*, IV (1951), p. 120: «Il est difficile de prétendre qu'après la bataille de Viyose (Voissa) en 1385, l'administration ottomane s'est établie en Albanie. [...] Les Ottomans, fidèles à la méthode de conquête qu'ils appliquaient partout ailleurs, se contentèrent ici aussi de ce succès, comme d'un premier pas. Les seigneurs albanais gardèrent leurs positions, à condition de payer le harac, d'envoyer leurs fils en otage à la cour ottomane, de fournir des troupes auxiliaires.»

[114] Cf. Babinger, *op. cit.,* p. 471.

large autonomie, qui ne fut supprimée qu'en 1611 à la faveur de la révolte de Denys le Skylosophe. L'autorité ottomane fut donc imposée de façon très progressive, de telle sorte que le processus de transfert d'autorité sur le pays conquis des pouvoirs locaux à un pouvoir, sinon central, du moins désormais ottoman se poursuivit bien après l'annexion, constituant une sorte de conquête *après* la conquête.

Ces interventions militaires et ces annexions furent donc réalisées en exploitant les réalités locales, au premier chef desquelles les rivalités internes[115]. Malgré l'illusion d'unité donnée par les conquêtes de Carlo I Tocco, les étapes de la conquête ottomane de 1418 à 1503 (Argyrokastron, Ioannina, Arta, Angelokastron, îles Ioniennes, Naupacte) correspondent en réalité aux divisions politiques qui prévalurent dans les années qui suivirent la bataille d'Achelôos (1359). Un détail significatif est le fait que Vonitsa, possession angevine rattachée au comté de Céphalonie vers 1362[116], tomba en 1479, en même temps que le comté de Céphalonie, et non en 1460 avec les autres places d'Étolie-Acarnanie. Force est également de constater le rôle pluriséculaire d'interface joué par les îles Ioniennes et certaines places situées sur la côte de l'Épire, et qui passèrent ainsi du contrôle de Naples à celui de Venise, puissances italiennes maritimes qui n'étendirent jamais leur domination dans le cœur de l'Épire. Parallèlement, les Ottomans, malgré leurs victoires du XV^e^ siècle sur Venise, lui laissèrent finalement le contrôle de ces places, dont ils connaissaient l'importance pour le commerce vénitien, indispensable à l'économie balkanique.

Université de Toulouse 2-Le Mirail / Université de Ioannina

[115] Cette politique ne fut pas menée qu'en Épire. Ainsi, en Albanie, les Ottomans intervinrent en 1385 à l'invitation d'un seigneur local refusant l'hégémonie des Balsić (cf. İnalcık, *art. cit*. p. 123), tandis que cette même dynastie, à peine soumise aux Ottomans après sa défaite de Viyose, demanda l'aide de ses nouveaux maîtres contre la Bosnie (*ibid*., pp. 120-122).

[116] A. Luttrell, «Vonitza in Epirus and its Lords: 1306-1377», *RSBN,* nouvelle série, I (XI) (1964), pp. 138-139.

L'expansion territoriale ottomane en Épire et dans les îles Ioniennes (XIV^e-XV^e siècles)
Brendan Osswald – *Ηπειρωτικά Χρονικά*, 40 (2006), pp. 341-364

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Η ΟΘΩΜΑΝΙΚΗ ΕΠΕΚΤΑΣΗ ΤΩΝ ΟΘΩΜΑΝΩΝ ΣΤΗΝ ΗΠΕΙΡΟ ΚΑΙ ΣΤΑ ΙΟΝΙΑ ΝΗΣΙΑ (14ος-15ος ΑΙΩΝΑΣ)

Η κατάκτηση της Ηπείρου από τους Οθωμανούς υπήρξε ένα σταδιακό φαινόμενο, όπως φαίνεται και σε άλλες περιοχές του βυζαντινού κόσμου. Η πολιτική και στρατιωτική κατάσταση της Ηπείρου, που βρισκόταν σε μεγάλη κρίση λόγω της εχθρότητας μεταξύ των Ελλήνων και των Αλβανών μεταναστών, ήταν μια ευκαιρία για τους Οθωμανούς να επέμβουν στην Ήπειρο διαδοχικά ως μισθοφόροι, σύμμαχοι, επικυρίαρχοι και τελικά ως κατακτητές.

Η πρώτη εμφάνιση Τούρκων στην Ήπειρο έγινε το 1358 όταν ο δεσπότης Νικηφόρος Β' (1355-1358) χρησιμοποίησε κάποιους στην μάχη του Αχελώου, όπου ηττήθηκε από τους Αλβανούς. Αργότερα, το 1380, ο δεσπότης των Ιωαννίνων ο Θωμάς Πρελιούμποβιτς (1367-1384) συμμάχησε με τους Οθωμανούς κατά των ίδιων, αυξάνοντας έτσι την δύναμη των Ιωαννίνων στην Ήπειρο. Η δολοφονία του Θωμά το 1384 δεν άλλαξε τίποτα στην πολιτική αυτή, επειδή η άμυνα της πόλεως ήταν από εδώ και πέρα εξαρτημένη από τους Τούρκους. Έτσι, μετά την ήττα του δεσπότη Ηζαού Μπουοντελμόντι (1385-1411) από τους Αλβανούς το 1389 και τον ερχομό του οθωμανικού στρατού που έσωσε την πόλη, τα Ιωάννινα ήταν στην υποτέλεια του Σουλτάνου.

Ο οθωμανικός εμφύλιος πόλεμος (1402-1413) εμπόδισε τους Τούρκους να επεμβούν αποτελεσματικά στην πάλη μεταξύ του Καρόλου Τόκκου, δούκα της Κεφαλλονιάς, και των Αλβανών για τον έλεγχο της Αιτωλοακαρνανίας την δεκαετία του 1400. Οι Αλβανοί κάλεσαν τους Τούρκους, αλλά ο Τόκκος κατάφερε να τους διώξει. Αυτός όμως άλλαξε συμπεριφορά όταν έγινε δεσπότης των Ιωαννίνων το 1411, και υποτάχτηκε με τη σειρά του στους Οθωμανούς. Το 1414-1416 ο Γιαγούπης Σπάτας, ένας Αλβανός εξισλαμισμένος που ζούσε στην αυλή του Σουλτάνου, κληρονόμησε την Άρτα και η πόλη αυτή ήταν έτοιμη να γίνει μια επαρχία της οθωμανικής αυτοκρατορίας, αλλά ο Τόκκος τελικά νίκησε τον Γιαγούπη και πήρε την πόλη.

Όμως το 1418 οι Τούρκοι συνάρτησαν το Αργυρόκαστρο, το 1430 τα Ιωάννινα, το 1449 την Άρτα, και περί του 1460 την Αιτωλοακαρνανία. Το 1479 πήραν από τον Λεονάρντο Γ' Τόκκο την Λευκάδα, την Κεφαλλονιά και την Ζάκυνθο, αλλά μετά τους πόλεμους κατά την Νεάπολη (1479-1483) και την Βενετία (1499-1503) τελικά κρατούσαν μόνο την Λευκάδα.

Η επέκταση αυτή λοιπόν υπήρξε σταδιακή και από την άποψη των εδαφών υποταγμένων στην οθωμανική κυριαρχία και από την άποψη της φύσεως της κυριαρχίας αυτής. Έτσι, η πόλη των Ιωαννίνων, το παράδειγμα που γνωρίζουμε καλύτερα, ήταν πρώτα υποτελής περί το 1390, και μόνο το 1430 κατακτήθηκε, αλλά κάτω από συνθήκες που της αφήσαν σημαντική αυτονομία, την οποία τελικά έχασε το 1611 μετά το κίνημα του Διονυσίου Φιλοσόφου.

Σημαντική αιτία της επιτυχίας των Οθωμανών υπήρξε το γεγονός ότι η Ήπειρος ήταν μοιρασμένη μεταξύ εχθρικών κρατίδιων, τα οποία όχι μόνον ήταν στρατιωτικά αδύναμα, αλλά και έδιναν συνέχεια προφάσεις για τουρκικές επεμβάσεις. Έξαλλου οι περισσότεροι τοπάρχες (με τη σημαντική εξαίρεση κάποιων Αλβανών) δεν πολέμησαν τους κατακτητές με μεγάλη ένταση. Η έξυπνη πολιτική των Οθωμανών πράγματι έπεισε πολλούς να ψάχνουν διεξόδους και να συμβιβασθούν με μια κυριαρχία που σήμαινε και το τέλος της ταραγμένης κατάστασης που διαρκούσε στην Ήπειρο σχεδόν από την τέταρτη σταυροφορία.